FONDAZIONE BRUNO KESSLER
BIBLIOTECA

HEYJOE

Bibliographia, in «Archivum Fratrum Praedicatorum» (ISSN 0391-7320), vol. 9, (1939), pp. 315-337.

Url: https://heyjoe.fbk.eu/index.php/afp

Questo articolo è stato digitalizzato della Biblioteca Fondazione Bruno Kessler, in collaborazione con l'Institutum Historicum Ordinis Praedicatorum all'interno del portale HeyJoe - History, Religion and Philosophy Journals Online Access. HeyJoe è un progetto di digitalizzazione di riviste storiche, delle discipline filosofico-religiose e affini per le quali non esiste una versione elettronica.

Il materiale sul sito HeyJoe è disponibile sotto licenza CC BY-NC-ND 4.0: può essere scaricato, stampato e condiviso per uso non commerciale, con attribuzione e senza modifiche.

This article was digitized by the Bruno Kessler Foundation Library in collaboration with the Institutum Historicum Ordinis Praedicatorum as part of the HeyJoe portal - History, Religion, and Philosophy Journals Online Access. HeyJoe is a project dedicated to digitizing historical journals in the fields of philosophy, religion, and related disciplines for which no electronic version exists.

The material on the HeyJoe site is available under the CC BY-NC-ND 4.0 license: it can be downloaded, printed, and shared for non-commercial use, with attribution and without modifications.



FONDAZIONE BRUNO KESSLER
BIBLIOTECA

HEYJOE

Nota copyright

Tutto il materiale contenuto nel sito HeyJoe, compreso il presente PDF, è rilasciato sotto licenza Creative Commons Attribuzione–Non commerciale–Non opere derivate 4.0 Internazionale. Pertanto è possibile liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire questo articolo e gli altri presenti nel sito, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Copyright notice

All materials on the HeyJoe website, including the present PDF file, are made available under a Creative Commons Attribution–NonCommercial–NoDerivatives 4.0 International License. You are free to download, print, copy, and share this file and any other on this website, as long as you give appropriate credit. You may not use this material for commercial purposes. If you remix, transform, or build upon the material, you may not distribute the modified material.





BIBLIOGRAPHIA

J. Guiraud. — Histoire de l'Inquisition au moyen âge. 2 voll. I: Origines de l'Inquisition dans le Midi de la France: Cathares et Vaudois; II: L'inquisition au XIII^e siècle en France, en Espagne et en Italie. — Paris, Picard 1935-1938. XLVIII-428 + VIII-602 pp.

L'Histoire de l'Inquisition au moyen âge de M. Jean Guiraud est un ouvrage appartenant sous plusieurs aspects à l'histoire dominicaine. La fondation de l'Ordre par s. Dominique en pays hérétique, l'institution de l'Inquisition et son développement au cours des XIII^e et XIV^e siècles qui met en scène un très grand nombre de Frères Prêcheurs, les inquisiteurs au pays de Toulouse, Bernard de Caux, Guillaume Arnaud, ceux d'Italie, Jean de Vicence, Pierre de Vérone, Raynier Sacconi, et tant d'autres, les théoriciens de l'Inquisition Bernard Gui, Nicolas Eymeric, autant de faits et de personnages de notre histoire.

M. Guiraud était bien préparé pour tenter une fois de plus de brosser un tableau d'ensemble de la célèbre institution; les deux premiers volumes de son œuvre (qui en comportera trois) ne décevront pas l'attente du lecteur. Le tome premier décrit les origines de l'Inquisition en milieu Albigeois et Vaudois, le second trace les faits principaux de son exercice en France, en Espagne et en Italie au cours du XIII^e siècle.

Nous ne serons pas tentés d'adresser à M. Guiraud le juste reproche qu'il faisait jadis à un historien de la croisade des Albigeois, coupable d'avoir voulu décrire en moins de dix pages les croyances, les mœurs, l'organisation et les rites des Albigeois. A vrai dire le premier volume de l'Histoire de l'Inquisition est une histoire des Cathares et de leurs doctrines au XIII^e siècle; le chapitre consacré aux Vaudois est relativement peu important en comparaison des autres éléments. L'exposé doctrinal et historique de l'auteur sera accueilli avec la même faveur qui salua jadis l'apparition de l'Introduction au Cartulaire de Notre-Dame de Prouille publié par le même auteur dès 1907. Trop difficilement à portée d'un grand nombre de lecteurs l'Introduction au Cartulaire pouvait être reprise dans un ouvrage plus commode; cette considération a décidé M. G. à la rééditer, sinon littéralement du moins en substance, comme tome premier de son Histoire. Il serait déplacé d'en faire grief à l'auteur, d'autant plus que le cadre du tableau a été élargi et les traits de la peinture précisés. L'Introduction au Cartulaire

de Prouille se limitait à l'hérésie Albigeoise, l'Histoire de l'Inquisition étend l'étude au Catharisme en général et aux Vaudois, les deux principales hérésies du XIII^e^ siècle: l'Inquisition fonctionna aussi bien en Espagne, en Italie, en Allemagne qu'en France; le lecteur devait savoir à qui elle aurait affaire dans ces divers pays.

L'exposé historique et doctrinal de M. Guiraud s'appuie sur une riche documentation puisée aux dossiers de l'Inquisition et aux écrits de polémique catholique dirigés contre les hérétiques; sa construction solide ne craint guère la critique. Le reproche si longtemps adressé aux auteurs catholiques de vouloir tenter d'écrire l'histoire de l'hérésie et de ses croyances au moyen des seules sources catholiques, les autres ont presque totalement disparu, est mal fondé. Le témoignage des faits garantit la sincérité des polémistes et la sûreté de leurs informations touchant les doctrines cathares. Une heureuse fortune a voulu qu'un rituel de la secte en pays Albigeois échappât à la destruction systématique des ouvrages hétérodoxes; M. G. a fort bien mis en relief la concordance de ses descriptions des cérémonies du culte cathare avec celles qui nous sont données par les polémistes catholiques. Si l'accord peut se vérifier sur ce point particulier, il n'est aucune raison de mettre en doute leurs autres informations d'ordre doctrinal.

L'étude du rituel cathare a permis à M. G. de souligner la similitude des pratiques liturgiques des hérétiques avec celles de l'ancienne liturgie chrétienne; ce que les polémistes catholiques avaient pris pour une copie indécente des rites chrétiens est en réalité une survivance des cérémonies de l'initiation chrétienne primitive. La comparaison avait déjà été faite par l'auteur dans son Introduction au Cartulaire; il la reprend longuement ici, à ce point que nous sommes quelque peu gênés par son insistance. La cause est entendue et nous ne croyons pas que quelqu'un songe à la refuser. Un autre fragment de rituel cathare (latin) conservé à Florence, mais encore inconnu de M. G., confirmera plus que toutes les démonstrations la justesse des rapprochements suggérés.

L'exposé des doctrines cathares permet à l'auteur de marquer le danger qu'était pour la société constituée une hérésie qui en sapait les fondements. La condamnation du droit de glaive pour l'autorité, de la propriété pour les individus, devait entraîner un bouleversement radical de l'organisation sociale. Les Cathares étaient de fait de vrais révolutionnaires, toujours prêts à encourager les troubles qui pouvaient porter atteinte à une autorité hostile. La réprobation du mariage et de la procréation devait engendrer les pires désordres chez ceux qu'un idéal religieux ne portait pas à une ascèse rigoureuse, elle était surtout un principe de destruction immédiat de la première cellule sociale, la famille. Ces dangers autorisaient la société à se défendre; elle le fit par la persécution que l'on sait.

On ne peut comprendre l'institution de l'Inquisition si on ne se re-

présente parfaitement l'état politique et religieux de la société médiévale, où la distinction des pouvoirs spirituel et civil n'était pas complètement achevée; pratiquement ces pouvoirs s'enchevêtraient souvent, notamment en Italie, où le règne temporel de la papauté allait de pair avec le gouvernement spirituel dans un grande nombre de provinces. C'est par la considération de ces divers éléments que les auteurs catholiques justifient l'Inquisition. M. Guiraud fait sienne cette thèse et l'appuie de nombreux faits. La raison est bonne, mais elle n'est pas la seule; à trop y insister on risque de faire oublier ce qui aux yeux du moyen âge fondait la légitimité de la répression de l'hérésie.

Si le droit moderne reconnaît à la société le juste pouvoir de retrancher de ses membres ceux qui lui portent un préjudice grave dans l'ordre des biens qu'elle gouverne, à plus forte raison cette société a-t-elle le droit de défendre ses biens spirituels. Le moyen âge accordait aux valeurs spirituelles et surnaturelles un prix que notre siècle ne sait plus estimer; à ses yeux les biens surnaturels l'emportaient infiniment sur les biens temporels les plus précieux, la vie elle-même ne supportait pas la comparaison avec les trésors de la foi et de la vie future. Tous ceux qui mettaient en péril ces biens supérieurs méritaient d'être retranchés de la société. Les plus grands théologiens du moyen âge n'ont pas douté que les pécheurs sont, en droit, dignes de la peine de mort, puisqu'ils portent préjudice au bien divin. La faute la plus grave contre ce bien dans une société chrétienne est l'hérésie, celle qui peut conduire un grande nombre d'âmes à la perte totale des biens surnaturels. Chargée du spirituel l'église avait mission de le défendre; elle était en droit de constituer des tribunaux pour juger en matière de foi. L'Inquisition fut une institution aussi normale dans la société chrétienne médiévale que le sont nos tribunaux et nos cours d'assises. C'est là le droit. Le jugement à porter sur les excès qui furent commis en son nom appartient à une autre problème, celui de la civilisation au moyen âge; il n'est personne qui se refuserait à condamner ces excès et les déviations du droit imposées au nom de la justice.

L'histoire du développement de l'Inquisition au XIII^e^ siècle et des faits principaux qui l'ont marqué est largement traitée par M. Guiraud. Nous regrettons pourtant que l'exposé si riche en matériaux soit entaché d'inexactitudes regrettables, non pas que l'auteur manque à la vérité, un tel reproche est loin de notre pensée, mais beaucoup d'imperfections de détail risquent de diminuer la confiance à accorder à son œuvre. Nous nous permettons de citer quelques exemples.

Dans la bibliographie, au début de l'ouvrage, on nous a présenté sous le nom de Grégoire de Florence une *Disputatio inter catholicum et Paterinum haereticum,* plusieurs fois mise à contribution dans l'exposé des doctrines (Introduction pp. XXV-XXVI). Dans le cours de l'ouvrage la dispute

apparaît sous les attributions les plus variées: page 42 elle vient sous le nom de Monéta de Crémone; plus loin sous celui de Raynier Sacconi, pp. 54, 102, 115, 176; sous le nom de Bonaccorsi, devenu dominicain pour la circonstance alors qu'il est du XII^e^ siècle, pp. 91, 94, 156. Au cours du second volume la même dispute est signalée d'après Muratori et on en donne le détail de ses chapitres; il ne semble pas que M. G. ait reconnu qu'il avait ici affaire à l'ouvrage de Grégoire de Florence présenté dans la bibliographie (t. 2 p. 569).

C. Molinier a jadis signalé un traité contre les Cathares et les Passagiens conservé à l'Ambrosienne de Milan (Q 32 sup.) sous le nom de G. de Bergame. L'Histoire de l'Inquisition relève cet ouvrage sans donner plus d'indications. Il aurait cependant été intéressant de signaler l'identité probable de cet auteur avec Prévostin, chancelier de l'Université de Paris de 1206 à 1210 et célèbre théologien. L'autorité de Prévostin aurait invité à une plus grande confiance dans les exposés de sa somme sur les doctrines hérétiques, elle aurait écarté les suspicions attachées ordinairement aux anonymes et aux auteurs inconnus! Il est vrai la Somme contre les Cathares et les Passagiens n'a pas encore été imprimée, mais il aurait été possible d'utiliser un des manuscrits signalés par le regretté Mgr Lacombe (Prepositini cancellarii Parisiensis..., I La vie et les œuvres de Prévostin; Bibliothèque Thomiste t. XI, Le Saulchoir [Paris Vrin] 1927, pp. 131 ss.).

A plusieurs reprises M. Guiraud s'étonne de relever, soit dans le rituel cathare soit dans les Sommes d'autorités catholiques contre les hérétiques, des citations de livres de l'Ancien testament, apparemment rejetés par les Cathares (cf. t. 1 p. 126, 154). Raynier Sacconi si souvent mis à contribution par l'Histoire de l'Inquisition dit cependant que Jean de Lugio, un des plus célèbres docteurs de la secte, acceptait l'autorité de toute l'Écriture sainte: Iste Iohannes recepit totam bibliam, sed putat eam scriptam fuisse in altero mundo... (éd. de Martène et Durand, Thesaurus novus anecdotorum V 1772). Il y avait là une indication précieuse pour permettre de déterminer les influences doctrinales particulières qui avaient pu influer sur le groupe cathare où le rituel romain était utilisé.

Quand il s'agit de faits historiques les lapsus sont plus regrettables. On fait mourir Pierre de Vérone le 29 avril 1252 (t. 2 p. 500), erreur facile à corriger puisqu'on précise que c'était le samedi de Pâques; cette fête tombait le 31 mars en 1252, Pierre a été martyrisé le 6 avril. Mais le lecteur hésitera en lisant quelques lignes plus bas que le pape Innocent IV envoie le 15 mai 1245 une lettre de condoléances au maître de l'Ordre, Jean le Teutonique, à l'occasion de la mort de l'inquisiteur. Erreur typographique? elle se répète quatre fois en deux pages! On voit encore le 31 août 124 (p. 501) Innocent IV prendre des mesures pour hâter la canonisation du saint martyr de 1252!

Si nous nous permettons de relever des inexactitudes de cet ordre c' n'est pas pour tenter de diminuer l'estime que l'on doit à l'ouvrage de M. Guiraud; nous voulons seulement mettre en garde contre une facilité qui tendrait à la négligence; le lecteur ne peut être mis à l'aise en remarquant de semblables fautes. Exprimons encore le désir d'une amélioration de la correction des épreuves d'imprimerie, les fautes de cet ordre pullulent dans l'ouvrage. Ces critiques faites nous formons le vœu de voir bientôt le troisième volume de cette œuvre, par où elle doit être achevée.

A. Dondaine O. P.

J. Woroniecki O. P.-J. Fijałek. — Zbiór formuł zakonu dominikańskiego prowincji polskiej 1338-1411. (Dictamina litterarum O. P. provinciae Poloniae). (Tiré à part de: Archiwum Komisji historycznej, t. 12, partie 2, Cracovie 1938. Augmenté d'une préface latine de J. Woroniecki O. P.) 222 pp.

Jean Biskupiec de Cracovie (Iohannes Episcopi) fut prieur provincial des frères prêcheurs de Pologne de 1411 jusqu'à 1417, année de son élévation à l'évêché de Chełm (Kholm) en Ruthénie. Ce provincial, dont le gouvernement se place à un moment décisif de l'histoire de Pologne, juste après la victoire de 1410 sur l'ordre teutonique, fit établir, pour les besoins de son administration, un formulaire de lettres officielles dont le manuscrit original se trouve aux archives du couvent de la Sainte-Trinité des frères prêcheurs de Cracovie et que l'Académie des Sciences de Pologne présente aujourd'hui au public. Le recueil, qui contient 348 pièces, est resté inachevé, comme le prouve l'état du manuscrit et — ajoutons-nous — l'absence d'une table qu'on trouve d'ordinaire dans des ouvrages de ce genre. Ce dernier défaut a dû rendre fort difficile à la chancellerie provinciale la consultation d'un recueil composé sans ordre fixe, au hasard des matériaux employés. Car, comme il arrivait généralement, l'auteur du formulaire mettait en œuvre des documents réels qui fournissaient les modèles et qu'il fit copier — sous dictée — à deux religieux du couvent de Cracovie. Le traitement infligé aux documents pour les transformer en formules n'est pas uniforme. Les notes individuantes — dates et noms propres — qui auraient dû disparaître en principe, ont parfois été conservées totalement ou partiellement, surtout dans la section écrite par le premier copiste; sur 171 documents copiés de sa main 55 sont datés. La plupart proviennent du provincial Jean de Brieg (Brzeg) en Silésie, qui gouverna la province de Pologne de 1370 à 1375 au moins. Les dates extrêmes fournies par les documents sont 1338 et 1411. Un formulaire pour l'usage du

provincial de Pologne n'aurait dû, semble-t-il, renfermer que des actes rédigés au nom du provincial. Cependant on rencontre dans notre recueil des pièces émanant d'autres dignitaires, dominicains ou non, copiés sans doute parce qu'on les trouvait réunis aux papiers des provinciaux. Signalons des lettres des maîtres généraux Garin de Gy l'Evêque et Elie Raymond de Toulouse. Pour l'histoire dominicaine la redécouverte et la publication de notre formulaire (tombé en oubli depuis Bzowski) sont un événement d'autant plus heureux que les pièces historiquement les plus intéressantes datent d'une époque particulièrement déshéritée en ce qui concerne les sources de notre histoire en Pologne. — De bonne heure on commença à chercher dans notre recueil des renseignements historiques. Il est vrai que le premier historien de l'ordre en Pologne, le chanoine Jean Długosz de Cracovie, ne l'a pas utilisé, bien qu'il ait consulté les archives conventuelles de Cracovie. (Dans le catalogue des provinciaux inséré dans son Liber Beneficiorum dioecesis Cracoviensis (1475 c.) il y a des lacunes que l'on peut combler en partie grâce à notre formulaire). Mais au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle plusieurs notes furent insérées dans notre manuscrit prouvant par leur teneur qu'on le compulsait avec des préoccupations d'historien. Les éditeurs ont soigneusement relevé tout celà. Abraham Bzowski (Bzovius), le père de l'historiographie dominicaine en Pologne, puisa largement dans le formulaire du XV^e^ siècle, qu'il appelle *Liber expeditionum*. J. Fijałek montre en détail l'usage qu'il en fit, ce qui lui fournit l'occasion d'examiner avec une heureuse sagacité la nature des sources manuscrites que Bzovius pouvait consulter aux archives conventuelles de Cracovie et qui ont, hélas, disparu, sauf deux: notre formulaire et un volume des actes des chapitres généraux actuellement à Rome, aux archives centrales de l'Ordre. Cette étude sur les sources de Bzowski n'est pas la partie la moins intéressante de l'introduction de Fijałek, qui est, comme on pouvait s'y attendre, enlevée de main de maître. Pour donner une idée de sa richesse nous allons traduire les résumés qui précèdent chacune des deux parties. — Première partie. (Description et contenu du manuscrit). Description du manuscrit. Ses destinées. Son contenu. Caractère particulier et données chronologiques du formulaire. Actes datés; examen et liste. Délimitation du groupe des actes non datés. Epoque et modalité de la confection du recueil. Transmission du texte. Lecteur et copistes. Titres primitifs et titres ajoutés à la fin du XVI^e^ et au début du XVII^e^, ces derniers surtout. Notre recueil est une des sources du P. Abraham Bzowski dans sa *Propago D. Hyacinthi, 1606*. Matériaux d'archives au couvent de Cracovie du temps de Bzowski. Mérite de Bzowski, lequel a donné des regestes et extraits des (deux) folios qui manquent actuellement dans le manuscrit. Idée que s'en faisait Bzowski et méthode suivie par lui dans l'usage qu'il en fit. Caractéristique du recueil; sa destination. Technique

du travail. Ordonnance. Recherche des sources. Division en deux parties et groupement dans chacune des actes réels et des formules pures. Relations mutuelles des pièces, surtout des actes et des formules. — Deuxième partie. (Valeur historico-juridique du recueil de formules du provincial Jean Biskupiec, 1411-1417). Les sources pour l'histoire ancienne de l'ordre dominicain en Pologne, surtout pour le XIV^e^ siècle. Premier essai de leur mise en œuvre chez Jean Długosz, en fonction de sa pensée historique sur l'indivisibilité du *regnum Poloniae*. La conception historique du P. Abraham Bzowski. La liste des provinciaux dominicains de Pologne chez Długosz; ses sources; corrections et compléments dans la série pour les années 1393-1411. La perte des actes capitulaires de la province de Pologne, l'insuffisance et les lacunes des actes des chapitres généraux, compensées et comblées en partie par notre recueil. Le gouvernement usurpatoire du provincial Pierre Wasserrabe en relation d'effet à cause avec l'opposition de Ladislas, prince d'Oppeln contre la Pologne. Contrastes de nationalités dans la province de Pologne. Exclusivité de l'élément allemand dans les couvents silésiens, poméraniens et prussiens; prédominance de cet élément dans le couvent-souche de Cracovie. Echec de la réforme d'observance du bienheureux Raymond de Capoue. Personnalités marquantes parmi les dominicains polonais. Gouvernement de Jean Biskupiec, prieur de Cracovie (1405-1411) puis provincial. Jean Falkenberg chassé de Cracovie (1406).

Jusqu'ici le résumé de l'introduction de Fijałek, qui est demeurée inachevée à cause de la mort prématurée de l'auteur. Par bonheur il avait déjà abordé ailleurs les sujets qu'il se proposait de traiter, à savoir dans l'étude Dwaj dominikanie krakowscy, Jan Biskupiec i Jan Falkenberg. Księga pamiątkowa ku czci Oswalda Balzera, t. I, pp. 271-348, Lwów, 1925.

Au tiré à part le R. P. J. Woroniecki a joint une élégante préface latine, où il résume les principaux résultats de l'introduction, non sans ajouter des considérations personnelles. Entre autres il fait remarquer que la lutte entre nationalités qui troubla la province de Pologne à la fin du XIV^e^ et au début du XV^e^ siècle est due avant tout au fait que les couvents étaient placés sous des dominations politiques différentes, et que les hostilités des princes, beaucoup plus qu'une opposition de « nationalité » au sens moderne, causèrent les troubles en question. Pour la Pologne, plus encore que pour les autres pays, il faut se garder de porter dans l'étude du passé les oppositions modernes.

Voici deux petites réserves à faire dans l'introduction de J. Fijałek. A la p. 250 il identifie le soi-disant vicaire de Ruthénie, « Ganzellaus Stupensis » avec le vicaire fr. Sigismond mentionné dans une charte du 27 avril 1378 (Akta Grodzkie i Ziemskie, t. II n° 8). C'est peu probable,

Sigismond y étant appelé « Sigismundus de Foro Romani ». C'était sans doute un colon allemand de la petite ville de Roman (Romansmarkt, Romanov torg) en Moldavie. Il paraît encore bien risqué de supposer qu'un scribe (n° 303) ait pu confondre à la dictée Francfort et Clermont, d'autant plus qu'il faut encore supposer dans ce cas qu'il y a une seconde erreur dans les initiales Io(hannes) pour Petrus.

R. Loenertz.

A. Stoecklin. — Der Basler Konzilsversuch des Andrea Zamometić vom Jahre 1482. Genesis und Wende (Erweiterter Separat-Abdruck aus Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte 1936-37). — Basel, Gebr. Hess 1938. VIII + 238 SS.

Die Persönlichkeit des Dominikaners Andrea Zamometić ist seit langem in die Kirchengeschichte eingeführt. Bekannt wurde er vor allem durch den Versuch, 1482 in Basel ein gegen die Persönlichkeit Sixtus IV. gerichtetes Konzil zu veranstalten, das sich mit der Reform der Kirche — eigentlich nicht in heterodoxer Weise — befassen sollte. Politische Umstände und vor allem der erbitterte Widerstand der römischen Kurie gestatteten nicht, dass die hochfliegenden Pläne des schwärmerischen Dominikaners zur Durchführung kamen. Der Konzilsplan musste trotz feierlicher Proklamation schliesslich unter dem Druck der Gegnerschaft fallen gelassen werden, ehe es auch nur zu einem bescheidenen Ansatz von Durchführung des Konzils kam. Der Urheber des Planes wurde auf Betreiben des Kaisers gefangengesetzt und am 12. Nov. 1484 fand man ihn erdrosselt in seiner Gefängniszelle; wenige Wochen später wurde die Leiche des Zamometić als die eines öffentlichen Unruhestifters den Wellen des Rheines übergeben. Das war das tragische Ende des Urhebers des Konzilsplanes.

Kein geringerer als Jakob Burckhardt hat diese für Basel besonders bedeutungsvolle Persönlichkeit zum ersten Mal zum Gegenstand einer Monographie gemacht. Später hat der Freisinger Historiker Josef Schlecht in einem gross angelegten Werk, von dem leider bloss der erste Band erschien, eine dokumentierte Geschichte des dalmatischen Dominikaners zu schreiben begonnen: Andrea Zamometić und der Basler Konzilsversuch vom Jahre 1482. I. Bd. (= Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte hg. von der Görres-Gesellschaft 8.) Paderborn 1903. Nach dem Tode Schlechts kamen die für die Fortsetzung gesammelten Materialien durch Vermittlung A. Büchi's in Stöcklins Hände, dem damit die pietätvolle Fortsetzung und Ergänzung des von Schlecht verheissungsvoll begonnenen Werkes anvertraut wurde. Damit gelangte die Zamometić-Forschung wieder in die Hände eines Baslers.

Stöcklin hat die ihm obliegende Arbeit in dem zur Besprechung gelangenden Werk zum Abschluss gebracht. Er hat sich dabei ein ganz besonderes Thema gestellt: aufzuzeigen, aus welchen politischen und geistigen Konstellationen heraus des Basler Konzilsversuches Glück und Ende zu verstehen sei. Das ist die Angelegenheit einer feinsinnigen Analyse, die m. E. Stöcklin voll und ganz gelungen ist: sachlich und ideengeschichtlich ist dagegen nichts einzuwenden. Es gelang dem Verfasser auch, über die von Schlecht gesammelten Quellenauszüge hinaus wichtige Materialen zusammenzutragen, so dass die Persönlichkeit und das tragische Geschick des sich vermessentlich Kardinal von San Sisto nennenden Erzbischofes und seiner hochfliegenden Pläne teilweise in völlig neuem Licht erscheint.

Unmittelbar nach der Konzilsproklamation war die Lage für das Zustandekommen der Basler Kirchenversammlung nicht ungünstig. Von den Baslern, die sich mit den massgebenden Kreisen der weltlichen und geistlichen Behörden — nur der Basler Bischof liess sich von diesem Konzilsenthusiasmus nicht restlos anstecken — hinter ihren hohen Gast stellten, abgesehen, waren vor allem in Bern und im Bistum Konstanz etwelche Sympathien für das Unternehmen vorhanden. Freilich die Bindungen der Eidgenossen an die Kurie liessen es mehr als zweifelhaft erscheinen, ob sich diese eigensinnigen Realpolitiker in ihrer Gesamtheit als Vorspann für den Konzilsgedanken hergeben würden; ganz im Gegenteil! Dagegen bestand redliche Aussicht, dass der Kaiser den Plänen seines ehemaligen Gesandten günstig gestimmt werden könne. Frankreich verhielt sich in vorsichtig-diplomatischer Zurückhaltung und wartete vorerst die Entwicklung der Dinge ab. Wichtig war aber vor allem, dass sich die papstfeindlichen Kreise Italiens, vor allem Florenz, Zamometić anschlossen und je nach dem Stand der italienischen Verhältnisse die Aussicht auf Unterstützung des Konzils als Waffe gegen den mürbe zu machenden Papst benützten. Dass die Konzilspläne sich wenigstens einige Monate lang halten konnten und der Verzicht auf die Durchführung des Konzils nicht schon wenige Wochen nach der Proklamation erfolgte, ist dem politischen Spiel der italienischen Faktion zu verdanken.

Rom freilich verfolgte die Konzilsangelegenheit mit sehr gemischten Gefühlen. Bald setzte dort eine diplomatische Aktion ein, die den Craynensis und die hinter ihm stehenden Basler in allerschwerste Verlegenheit bringen musste. Wohl schien es zuerst, dass Rom die Sache auf die leichte Achsel nehme: die zuerst erfolgte päpstliche Delegation nach Basel kehrte im Grunde genommen unverrichteter Dinge der Rheinstadt den Rücken. Es scheint, dass dieser erste Misserfolg darauf zurückzuführen ist, dass die von der Kurie entsandten Unterhändler ihrer Aufgabe keineswegs gewachsen waren. Schon fassten die Basler Kreise etwelchen Mut. Sie suchten neue Genossen für ihre Pläne zu gewinnen; sie wären ihrer Sache aber sicherer

gewesen, wenn sich der Kaiser, auf den sie doch in erster und letzter Linie abstellen mussten, nicht in Stillschweigen gehüllt hätte.

Nun setzte Rom von allen Seiten zum Sturm an. Ein Federkrieg brach aus, an dem sich der deutsche Dominikanerinquisitor Heinrich Institoris in massgebender Weise als Gegner seines Ordensmitbruders betätigte. Schliesslich wurden der Ordensgeneral Salvus Cassetta und der Nuntius Angelo Gerardini nach Basel beordnet, um dort in päpstlichem Auftrag mit geistlichen und weltlichen Machtmitteln zum Rechten zu sehen. Diese neuen Delegaten der Kurie packten ihre Sache kräftig an: die Verquickung der Konzilsangelegenheit mit dem Streit um die Reform der Klingentaler Dominikanerinnen war ein diplomatischer Streich, der den Baslern manche böse Stunde verursachte. Aber es kam doch nicht zu einer Kapitulation der Konzilsanhänger, selbst dann nicht, als die Rheinstadt in die schlimmste politische Lage geriet und Jost von Silenen zur päpstlichen Mission stiess, um sie der konzilsfeindlichen Gesinnung der Eidgenossen zu versichern.

Die Entscheidung fiel in Wien beim Kaiser. Dort hatte der Minorit Anton Gratia Dei in päpstlichem Auftrag gewirkt. Seinem politischen Geschick gelang es, den zögernden Kaiser völlig für die Sache des Papstes zu gewinnen. Damit war die Entscheidung gefallen. Wie ein Blitz aus heiterem Himmel kam der in Wien weilenden Basler Gesandtschaft der offizielle Befehl, im Auftrag des Kaisers — nicht des Papstes! — Zamometić als einen seinem kaiserlichen Herrn ungetreu gewordenen Mann in Haft zu nehmen.

Was konnte den Baslern in dieser aussichtslosen Lage der geringe Halt bedeuten, den sie bis zuletzt an den Italienern hatten? Als Gratia Dei, Gerardini und sein Gefolge in Basel eintrafen, um den Willen des Kaisers und des Papstes zu verkünden, blieb ihnen nichts anderes übrig, als sich dem gefallenen Entscheid zu fügen und Zamometić in Schutzhaft und bald in eigentliche Haft zu nehmen. Damit war das tragische Geschick des einst geehrten Mannes besiegelt. Aber auch das Konzil war endgültig erledigt, ehe es auch nur einem einzigen Prälaten seine Tore geöffnet hatte.

Der ganze Verlauf dieser Ereignisse ist bei Stoecklin eingehend und überzeugend dargelegt und durch Quellenbelege unterbaut. Ich wüsste nicht, was dagegen einzuwenden wäre. Höchstens zu S. 97 Anm. 3 wäre zu bemerken, dass die Bezeichnung Zamometić' als Jakobit selbstverständlich nichts mit den syrischen Monophysiten, die durch Jakob Baradai († 578) eine festere hierarchische Ordnung erhielten, zu tun hat: « Jacobita » (Jacobin) war seit alten Zeiten ein den Dominikanern in Paris beigelegter Name, da sie dort das Kloster St. Jakob bewohnten.

Hingegen möchte ich zwei mehr grundsätzlichen Bedenken Ausdruck verleihen:

1. Das erste betrifft das Verhältnis zur Veröffentlichung Schlechts.

— Schlecht hatte seinerzeit seinem ersten Band den Charakter einer eigentlichen Dokumentensammlung gegeben. In den Anmerkungen und den Exkursen beschägtigte er sich eingehend mit den Quellen und deren Kritik; in einer Beilage bot er den Text von insgesamt 116 Dokumenten, die teilweise oder ganz abgedruckt werden. Stoecklin hat sich hierin von seinem Vorgänger stark entfernt. Sein Band enthält keine einzige Quellenbeilage, obwohl noch viel und nicht das unwichtigste mitzuteilen gewesen wäre, da Schlechts Dokumentenbeilage mit 1482 Ende Juni abbricht. Die gelegentlichen kleinen Zitate in den Anmerkungen Stoecklins bilden keinen irgendwie ebenbürtigen Ersatz für das, was uns Schlecht in einem zweiten Band ohne Zweifel an Mitteilungen aus Quellen geboten hätte.

Stoecklins Buch erweist sich auch unter einem andern Gesichtspunkt nicht als eine Fortsetzung Schlechts. Es nimmt zu einem Teil Dinge wieder auf, die bei Schlecht bereits behandelt wurden. Statt eines Fortsetzungsbandes zu Schlecht erhalten wir ein eigenes Werk, eine Geschichte der diplomatischen Verhandlungen, die zum Abbruch der Basler Konzilspläne führten.

Wäre es nicht den Wünschen Schlechts gegenüber pietätvoller und im Grunde genommen objektiv wünschenswerter gewesen, den von Schlecht nicht geschriebenen zweiten Band in seinem Geiste zu schrieben und ihm nicht nur die Bedeutung einer kritischen Darstellung zu wahren, sondern auch die eines zuverlässigen Quellenwerkes zu geben? Schlechts nüchterne Art und Besonnenheit, seine skrupelhafte Sorge, die Quellen nicht nur zu benützen sondern auch mitzuteilen, hatte Vorteile, die ich eigentlich nur ungern in Stoecklins Buch vermisse.

2. Das zweite Bedenken betrifft die in dem Buche zur Verwendung gekommene Darstellungsweise. Gewiss, wir schreiben heutzutage nicht mehr Geschichte wie vor dreissig Jahren. Was Darstellung und Analyse der Geschehnisse anbelangt, sind wir anspruchsvoller geworden. Aber es ist von diesen berechtigten Ansprüchen an Form und ideengeschichtlichem Gehalt ein weiter Schritt zu der von Stöcklin befolgten Methode. In einem wüsten Schachtelsatz legt er uns seine Ansicht dar: « Wenn es wahr ist, dass Geschichte nicht bloss das umfasst, « was gewesen ist », sondern auch « was hätte sein können », so hat auch der Konzilsversuch des Andrea Zamometić Anspruch auf einen Platz in der Entwicklungsgeschichte der christlichen Kirche, das heisst innerhalb jener imponierenden in ihrer Gesamtheit noch nicht genügend gewürdigten Reihe von Ideen, Plänen, Anläufen und Versuchen, die den Aktionen der Gesamtkirche vorausgehen, sie etwa auch begleiten und schliesslich doch nicht, oder doch nur zu einem geringen Teil, jene offizielle Sanktion erhalten, die allein erst aus der Sphäre des Privaten emporhebt und zur völligen positiven Wirklichkeit des Reiches Gottes werden lässt » (S. 1). Das ist das Portal, durch welches wir in Stoecklins Buch eingeführt werden. Es ist eine Verheissung geisteswissen-

schaftlicher Darstellungsweise, die uns mit « Reihen von Ideen, Plänen, Anläufen und Versuchen » bekannt machen wird, mit in Gänsefüsschen eingerahmten « Subtilitäten ». Ich bin der vermutlich ketzerischen Ansicht, dass wir mit rein geistesgeschichtlichen Methoden zwar gewiss interessante Erkenntnisse gewinnen, daneben aber die höchst prosaische Gefahr laufen, zu konstruieren und uns in einem vorgefassten Schema zu verlieren. Und dieser Gefahr ist Stoecklin nicht völlig entgangen. Es will mir scheinen, dass er in seinem Buche, zu einem gewissen Teil wenigstens, der Versuchung erlegen ist, mit seinem Leitmotiv « Diplomatische Aktion weckt diplomatische Gegenaktion und so fort » überall durchdringen zu wollen. Führte dieses Vorgehen nicht wenigstens teilweise dazu, dass in Rücksicht auf ideengeschichtliche Zusammenhänge, der rein historischen — ich sage nicht chronologischen — Abfolge etwelche Gewalt angetan wurde; dass Ereignisse vorausgenommen wurden, denen man unter dem Gesichtspunkt rein historischer Zusammenhänge einen andern Platz hätte anweisen müssen? Und umgekehrt!

Meines Erachtens führt die von Stoecklin geübte Darstellungsweise trotz der Frische und der Lebendigkeit des Stiles zu einer gewissen Eintönigkeit, die bei der ständigen Wiederholung des Leitmotives von Spiel und Gegenspiel naturnotwendig ermüdend wirken muss.

Wenn ich auf diesen Punkt zu sprechen komme, so handelt es sich nur um eine freundschaftliche Begegnung zweier Auffassungen. Denn ich ziehe keineswegs in Zweifel, dass die von Stoecklin befolgte Methode die historische Zuverlässigkeit des Gebotenen auch nur in geringem Ausmass beeinträchtigt.

Ernster zu nehmen ist der Hinweis, dass die ideengeschichtliche Betrachtung — wenn schon, dann schon! — zum mindesten auch auf zwei weitere Punkte hätte ausgedehnt werden sollen. Vorerst auf die Frage, wei es überhaupt dazu kam, dass Zamometić den Plan der Einberufung eines Konzils fassen konnte, und welche Gegebenheiten dazu führten, dass gerade Basel zum Sitze der Kirchenversammlung gewählt wurde. Ferner wäre genauer zu untersuchen und herauszustellen gewesen, welche Rolle dem Konzil von Zamometić überhaupt im innerkirchlichen Leben zugedacht wurde. Beide Fragen entbehren nicht einer gewissen Wichtigkeit.

Stoecklin urteilt zuweilen scharf über die von den kurialen Kreisen angewandten diplomatischen Methoden. Gewiss, sie waren scharf. Aber wäre dem gegenüber nicht zu betonen gewesen, dass die Durchführung eines romfeindlichen Konzils die trüben Tage der Konstanzer und Basler Kirchenversammlungen wieder heraufbeschworen hätten? Wäre es für das Abendland, das ohnehin am Vorabend der Reformation stand, nicht ein Schicksalsschlag allerschwerster Art gewesen, wenn der Christenheit eine vorzeitige Spaltung in zwei gegnerische Lager beschert worden wäre? Viel-

leicht war es gerade die Rücksicht auf das allgemeine Wohl der Christenheit, auf die Erhaltung einer für das Abendland wichtigen Kultureinheit, welche der päpstlichen Kurie schlussendlich die Anwendung der tatsächlich gebrauchten Mittel nahelegten.

Dominikus Planzer O. P.

C. Samaran.-E. A. Van Moé. — Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis ..., t. IV: Liber Procuratorum Nationis Picardiae. — Paris, Didier 1938. XII pp. 510 col.

Si par son contenu le tome quatrième de l'*Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis* n'intéresse pas directement l'histoire des Frères Prêcheurs, nous ne pouvons cependant demeurer indifférents devant sa publication; n'est-il pas la continuation de l'œuvre monumentale conçue et partiellement exécutée par le Père Denifle, le grand maître d'histoire chez les dominicains, en collaboration avec E. Chatelain? Arrêtée au second tome de l'*Auctarium*, l'œuvre risquait de n'être pas achevée. MM. C. Samaran et E. A. Van Moé viennent, à moins de trois ans d'intervalle, de publier deux volumes de sa continuation; c'est le gage qu'elle sera conduite à terme. Nous ne pouvons que nous en féliciter pour la mémoire du P. Denifle.

La lecture de la documentation fournie par le *Liber procuratorum nationis Picardiae* pour les seules années 1476-1484 fait vivement regretter la disparition des registres de la Faculté de théologie; quelle mine précieuse ils seraient pour l'histoire du couvent de Saint-Jacques et des maîtres en théologie dominicains de Paris au XV^e^ siècle! Cependant les quelques témoins demeurés de la Faculté des Arts ne sont pas sans intérêt pour nous. L'histoire des institutions universitaires médiévales ne peut qu'éclairer l'histoire des instituts religieux, spécialement celle des Ordres faisant partie de l'Université. Ne retrouvons-nous pas au couvent de Saint-Jacques la division en ' nations ' qui existe à l'Université?

Dans l'époque agitée et pauvre que nous traversons il est heureux que des savants sachent encore se livrer au labeur de la publication de tels documents; ils témoignent d'une foi sûre dans la valeur de leur travail; c'est un réconfort pour tous les amis de l'histoire. Il nous est agréable aussi de voir maintenue la belle présentation du *Chartularium*: qualité du papier, netteté de l'impression, espaces et grandes marges, rien n'a été sacrifié. Il y a là plus qu'un signe de la probité du travail. Nous félicitons sans réserve MM. C. Samaran et E. A. Van Moé; leur érudition aurait pu s'étaler avec luxe au bas de ces documents: elle est parfaite dans sa discrétion sobre et limpide.

A. D.

R. G. Villoslada S. J. — La Universidad de Paris durante los estudios de Francisco de Vitoria O. P. (1507-1522). Analecta Gregoriana vol. XIV, Series Facult. hist. eccles. sectio B, n. 2. — Romae, Universitas Gregoriana 1938, XXVI-468 pp.

On sait l'intérêt qui s'attache aujourd'hui à la personne et aux doctrines de François de Vitoria. Le R. P. R. G. Villoslada avait entrepris l'étude d'une période encore mal connue de la vie du théologien espagnol, celle de sa formation universitaire à Paris, mais le sujet a entraîné l'historien au delà des limites qu'il s'était d'abord fixées et il a été amené à écrire l'histoire de l'Université parisienne au début du XVI^e^ siècle, au moment où Vitoria la frequénta. Nul ne se plaindra de cet élargissement de la perspective qui nous vaut un excellent travail, fondé sur les sources, lequel nous restitue la vie singulièrement mouvementée de la célèbre institution à une période capitale de son histoire. L'auteur passe en revue les différents collèges, les maîtres qui y enseignent et leurs disciples; il n'oublie ni les bibliothèques ni les actes académiques et autres auxquels donne lieu la collation des grades; il parle des méthodes d'enseignement, de l'efflorescence ultime du nominalisme alors proche de sa décadence, des courants nouveaux qui se dessinent: thomisme et humanisme, des principales publications qui voient le jour à Paris, à cette époque, dans les milieux universitaires. L'auteur apparaît exactement informé de ce qui touche à l'histoire dominicaine, il explique la réforme du couvent de Saint-Jacques par l'influence de la Congrégation de Hollande, et consacre un long chapitre à la Somme Théologique comme livre de texte dans l'enseignement scolaire. Je ne sais si le *curriculum vitae* de Vitoria tel qu'il est établi sera accepté sans discussions. V. aura, en tous cas, serré la question de plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Bref, un vrai et beau travail de maître historien, à la fois ample et précis, dont on ne saurait trop féliciter l'auteur, car il comble une lacune dans notre connaissance de la vie de Vitoria et dans celle de l'Université de Paris.

H.-D. Simonin.

U. Weymann. — Die Seusesche Mystik und ihre Wirkung auf die bildende Kunst. — Berlin, Rud. Pfau 1938. 127 SS.

Die Verfasserin versucht in der vorliegenden Arbeit, den Einfluss der Mystik Seuses auf dem Gebiete der bildenden Kunst nachzuweisen. Die gestellte Aufgabe ist wirklich verlockend und erfolgversprechend: denn mit den bisherigen Untersuchungen, die immer nur nebenbei geführt wur-

den und nicht auf Seuse selbst beschränkt waren, ist in den allermeisten Fällen wenig oder nichts anzufangen, wenn wir von Karl Bihlmeyers vorzüglicher Einleitung zur Ausgabe der deutschen Schriften Seuses absehen. Die Verf. verdient also unsern Dank schon allein aus dem Grunde, weil sie das gestellte Thema überhaupt anfasste. Restlos ist ihr die Lösung der Frage nach dem Einfluss Seuses m. E. nicht gelungen. Aber ich will gern anerkennen, dass in dem vorliegenden Werk überaus fleissig gesammelt wurde und ein sehr beachtenswertes Material zur Frage zusammengetragen wurde. Was aber fehlt, ist die tiefere Durchdringung des Gegenstandes und dessen endgültige Auswertung in Hinsicht auf die zugrunde liegenden geistes- und kunstgeschichtlichen Ideen.

Die Arbeit beginnt mit einem Kapitel über Seuse und die seusesche Mystik (10 ff.) Neues wird hier nicht gesagt und das Gesagte ist öfters schon besser und eindringlicher dargestellt worden. Den eigentlichen Grundstock des Buches macht indessen das zweite Kapitel aus (23 ff.), in welchem die Andachtsthemen der seuseschen Mystik und ihre Wirkungen auf die bildende Kunst zur Rede kommen. Ich muss zwar gestehen, dass mich die Fassung der bei Seuse vorliegenden Themen nicht befriedigt: wer nicht mit dem Rüstzeug einer gründlichen Kenntnis der Geschichte der katholischen Theologie und der mittelalterlichen mystischen Literatur an solche Dinge herantritt, läuft immer Gefahr, die einzelnen Lehrpunkte ungenau oder doch unbeholfen darzustellen. Dieser Gefahr ist auch die Verf. nicht entgangen, obwohl ich ihr redliches Bemühen um ein Verständnis der Grundfragen seusescher Mystik bereitwillig anerkenne. Der Wert der Ausführungen scheint mir vor allem darin zu liegen, dass die Verf. eine Unmenge künstlerischer Aeusserungen des deutschen Spätmittelalters auf Zusammenhänge mit Seuse hin prüft. Aber selbst hier stellt sich die Frage: ist es wirklich so, dass der Anstoss zu diesem künstlerischen Schaffen und zur Entwicklung der künstlerischen Themen nur von Seuse ausgegangen sein kann? Sind die Kreise, aus welchen heraus künstlerische Anregungen flossen, nicht viel weiter zu ziehen? Ist beispielsweise neben Seuse nicht die gesamte mittelalterliche Passionsliteratur — nennen wir hier nur den auch bei Seuse hochgeschätzten hl. Bernhard — an der künstlerischen Gestaltung der Passionsereignisse zum allermindesten mitverantwortlich? Es ist doch eine bekannte Tatsache, dass lateinische und deutsche Traktate über die Passion allüberall verbreitet waren; dass in den an der Mystik interessierten Fraunklöstern geistliche Traktate in aller wünschenswerten Mannigfaltigkeit vorhanden waren! Wer etwa die Kataloge des Katharinenklosters in Nürnberg oder die noch erhaltenen Hss. des Dominikanerinnenklosters in St. Gallen (darüber: Th. Vogler, Gesch. des Dominikanerinnen-Klosters St. Katharina in St. Gallen. Wil 1938, 233-270) durchgeht, dürfte merken, dass Seuse schliesslich nur *eine* — wenn auch eine wich-

tige — Nummer in einer Flut gleichgearteten erbaulichen Schrifttums ist. Und um einmal vom « mystischen Schrifttum » abzusehen: war es nicht möglich und ist es nicht in der Tat so gewesen, dass zahlreiche Anregungen künstlerischer Art von der unmittelbaren Bekanntschaft mit der Bibel, vor allem, mit dem Hohen Lied und den Evangelien ausgingen? Das Hohe Lied, wiederum von St. Bernhard kommentiert, gab den Grundstock ab zum Bilde von Christus und der minnenden Seele: und von den Evangelien und den damit zusammenhängenden Evangelienharmonien und Evangelienerklärungen gingen die Anregungen aus zur künstlerischen Gestaltung des Passionserlebnisses.

Seuse hat gewiss das grosse Verdienst, gerade diesen Anregungen aus früherer Zeit ein feines Ohr geliehen zu haben. Sein sensibles, künstlerisches Temperament gepaart mit einer auf das Bildhafte und Gemüttiefe besonnenen Sprachkunst schuf aus dem Gute der Tradition zwar nicht etwas völlig Neues, was den Inhalt anbelangt; wohl aber gelang es ihm, längst Bekanntes ergreifender und für den mittelalterlichen Frommen passender zu sagen. Das ist im Grund sein Verdienst. Aber man wird Seuse nicht gerecht, wenn man die Thematik der mittelalterlichen frommen Kunst mit ihm beginnen lässt und nicht bedenkt, dass er schliesslich nur ein Vertreter einer weitverbreiteten Literaturgattung war, die neben ihm und sogar ohne ihn weiterwirkte.

Es wäre freilich möglich gewesen, vorzüglich das, was Seuses Eigengut ist, in gründlicher Analyse herauszustellen und späteres künstlerisches Schaffen damit in Verbindung zu bringen. Aber gerade diese Aufgabe ist durch die Verfasserin weder gestellt noch gelöst worden. In erster Linie vermisse ich eine systematische Besprechung der (von Seuse?) dem Exemplar beigefügten Bilder und deren Weiterentwicklung in spätern Handschriften und alten Drucken. Hier wäre unbedingt anzuknüpfen gewesen; denn selbst wenn der Urtyp dieser Bilder nicht von Seuses eigener Hand entworfen wurde, — was zu untersuchen wäre —, so kommt hier doch sicher typisches Geistesgut Seuses zum Vorschein. Ferner wäre zu erwähnen gewesen, dass Seuse nach Kap. 35 der Vita (ed. Bihlmeyer 103 ff.) sich ein Andachtsbild nach seinen Anregungen auf Pergament malen und schliesslich eine ganze Kapelle mit Bildern und Sprüchen der Altväter ausstatten liess. Ich möchte endlich auch noch darauf hinweisen, dass gewisse Hss. des Horologium ebenfalls mit Bildern versehen wurden. So sind in der Hs. Milano, Trivulziana 502 (1418 anlässlich des Konzils in Konstanz erworben) zahlreiche Strichzeichnungen erhalten. Mit vielen und zum Teil hervorragenden Miniaturen wurden die Hss. und Erstlingsdrucke der französischen Übersetzung des Horologium ausgestattet, auf die ich an anderer Stelle hinweisen werde. Gerade hier wäre ein überaus dankbares Gebiet für Nachforschungen nach Seuses künstlerischem Einfluss vorgelegen.

Die Arbeit schliesst mit einem Kapitel über die Wirkung der seuseschen Mystik auf die bildende Kunst, aufgezeigt in ihrem Zusammenhang mit dem religiösen Leben und geistlichen Schrifttum des 15. Jahrhunderts. Wir hören hier etwas über die Reformkreise des Dominikanerordens (83 ff.); leider ist aber gerade dieser Abschnitt äusserst summarisch und unzulänglich. Insbesondere ist der Verfasserin die neueste Monographie über diese Frage völlig entgangen: A. Barthelemé, La réforme dominicaine au xv^e^ siècle en Alsace et dans l'ensemble de la Province de Teutonie, Strasbourg 1931. — Als Abschluss findet sich (99 ff.) eine Übersicht über die Verbreitung der Werke Seuses. Wertvoll sind hier einige Nachweise von Hss., die die Verf. dem Archiv der deutschen Kommission der preussischen Akademie entnehmen konnte. Freilich, wer Bihlmeyers Einleitung zur Seuse-Ausgabe verständig liest, wird hier weder etwas Neues noch etwas Gründliches vorfinden. Für die Verbreitung des Hor. habe ich selbst in einer Artikelserie in: Divus Thomas (Freiburg, Schweiz) 1934-35 (jetzt auch separat, Rom 1937) ein fast unabsehbares Handschriften-Material gerade unter dem Gesichtspunkt seiner Herkunft bearbeitet: aber auch diese Monographie ist der Verfasserin entgangen. — Zum Überfluss sehe ich nicht ein, wie ein Hinweis auf die Ausbreitung der Werke Seuses in nicht bebilderten Handschriften, irgendetwas mit einer Darstellung von Seuses Einfluss auf die bildenden Künste zu tun hat.

Kurz und gut: ich will nicht bestreiten, dass in dem vorliegenden Buch viel und fleissig gesammelt wurde. Aber es fehlt sowohl die Einsicht in die eigentlich zu behandelnden Probleme als auch die völlige Beherrschung des Stoffes. Was Wunder, wenn dann an eigentlichen Kernfragen frischfröhlich vorbeikutschiert wird.

Dominikus Planzer O. P.

1. **Sr. M. Th. Vogler. — Geschichte des Dominikanerinnen-Klosters St. Katharina in St. Gallen 1228-1607.** — Freiburg (Schw.), Paulusdruckerei, und Wil, Selbstverlag des Klosters St. Katharina 1938. xvi + 286 SS.

2. **M. A. Koch O. P. — Geschichte des Klosters St. Katharina in Wil.** Festschrift zum 700-jährigen Jubiläum des Frauenklosters St. Katharina Wil 1228-1928. — Wil, Selbstverlag des Klosters St. Katharina 1928. 109 SS.

Wohl kein Dominikanerinnenkloster darf sich rühmen, eine wissenschaftlich so gediegene Klostergeschichte zu besitzen, wie das früher in St. Gallen ansässige, 1607 nach Wil übersiedelte Kloster St. Katharina.

1. Das Werk der Sr. Thoma Vogler erwuchs aus einer der phil. Fakultät der Universität Freiburg i. d. Schweiz vorgelegten Dissertation. Sie behandelt die St. Galler Periode des Klosters. Dasselbe teilte die Schicksale so vieler anderer mittelalterlicher Frauenklöster, die, als Beginen-Kreis gegründet, schliesslich den Anschluss an den neuerstandenen Predigerorden fanden und unter dessen Schutz sich im Geistlichen wie im Weltlichen entwickelten. Die Verfasserin hat in streng wissenschaftlicher Art und Weise die bescheidenen Anfänge des Klösterleins, dessen Blüte und zeitweisen Niedergang, die Einführung der von Raimund von Capua in der Teutonia begünstigten Klosterreform beschrieben. Sehr eingehend bespricht sie das innere Leben des Klosters zur Zeit seiner höchsten Blüte im 15. Jahrhundert: neben wirtschaftlichem Wohlstand ging eine erfreuliche Pflege des innerlichen Lebens einher. Für das Interesse der Kloster am mystischen und erbaulichen Schrifttum zeugte eine reichhaltige Bibliothek, die teilweise den Vergleich mit der Bücherei des geistesverwandten Katharinaklosters in Nürnberg aushält. Trübe Zeiten kamen über das Gotteshaus, als sich die neue Lehre der Reformatoren in St. Gallen breit machte. Die Schwestern hielten tapfer zum alten Glauben, bis ihnen schliesslich die Bevormundung durch die Stadt das Leben unmöglich machte. So waren die wenigen Klosterfrauen, die ihr altes Klösterlein noch besiedelten, gezwungen, sich zuerst auf dem Nollberg, dann in der Aebtestadt Wil eine neue Heimat zu suchen. Dort sollte das Kloster zu neuer Blüte erstehen.

Im Anhang versucht die Verfasserin anhand der heute noch im Kloster und in St. Gallen vorhandenen Handschriften eine Rekonstruktion der beachtenswerten spätmittelalterlichen Bibliothek. Vor allem für diese wertvolle Beilage sind wir ausserordentlich dankbar. — Endlich wird auch noch ein Verzeichnis der aus den Quellen feststellbaren Klosterfrauen bis 1607 beigesteuert.

Das ganze Buch zeichnet sich durch ein liebevolles Einleben in die Quellen, durch wissenschaftliche Gründlichkeit und Zuverlässigkeit aus.

2. Die Schicksale des in Wil neugegründeten Kloster werden in einer vor Jahren erschienenen Festschrift dargestellt. Wohl fehlt hier der wissenschaftliche Apparat. Trotzdem ist die Darstellung ansprechend und historisch zuverlässig. Das Kloster machte manche Wandlungen durch, bis es sich endlich zur Übernahme einer Schule bequemen musste, die heute in grosser Blüte steht und früheren Ansichten zum Trotz sich als ein Segen für Kloster und Stadt erwies. Heute steht das Kloster als Gemeinde des Dritten Ordens gefestigt da und ist ein Hort blühenden dominikanischen Lebens. — Auch hier verleiht ein zuverlässig gearbeitetes Schwesternverzeichnis der Arbeit einen besonderen Wert.

Wir möchten die beiden Bücher den Klöstern unserer Schwestern als massgebende Vorbilder für die zweckmässige Gestaltung von Jubiläums-

schriften und überhaupt von Klostermonographien zur Beachtung und Nachahmung sehr empfehlen. Wenn alle Klöster und Provinzen unseres Ordens Gegenstand gleich zuverlässiger historischer Darstellungen geworden wären, wie das hier für St. Gallen-Wil der Fall ist, so wäre es um die Kenntnis der Geschichte des Dominikanerordens und seiner Zweige bedeutend besser bestellt.

Dominikus Planzer O. P.

P. Hoffer. — La Dévotion à Marie au déclin du XVII^e siècle. Autour du Jansénisme et des « Avis salutaires de la B. V. Marie à ses dévots indiscrets ». — Paris, Editions du Cerf s. d. (1938) 415 pag.

Im Jahre 1673 erschien anonym ein kleines unscheinbares Schriftchen des Adam Widenfeld « Monita salutaria B. V. Mariae ad cultores suos indiscretos, Gandavi, F. d'Erckel ». Es wurde der Anlass zu einem erbitterten Streit zwischen jansenistischen und orthodoxen Kreisen über den Inhalt und die Form der Marienverehrung. Ein eigentlicher Wald polemischer Literatur schoss aus dem Boden hervor. Der Darstellung dieses Streites ist die vorliegende Arbeit gewidmet, die aus einer Dissertation der theol. Fakultät der Universität Freiburg i. d. Schweiz hervorwuchs. Die Polemik um die Monita secreta wird hier grosszügig in den Rahmen der jansenistischen Bewegung hineingestellt; in ganz besonders ausführlicher Weise kommt der gelehrte Verf. auf die damals geltenden Anschauungen über die Marienverehrung zu sprechen.

Es ist eine wahre Freude zu sehen, wie der Verf. die schwer zugänglichen und weitherum zerstreuten Quellen aufstöbert und mit ausgezeichneter Kenntnis meistert. Es dürfte ihm wirklich nichts entgangen sein, was irgendwie mit der Frage zusammenhängt. Die Darstellung ist vortrefflich und spannend zugleich, das Urteil ist abgewogen und sucht sowohl auf Seiten der Befürworter wie der Gegner der Monita Recht und Unrecht unparteiisch zu verteilen. Durch die Mitteilung vieler seltener Texte gewinnt das Buch ausserordentlich an Wert. Auch der bibliographische Anhang erweist sich als sehr wertvoll.

Für die Literaturgeschichte der Dominikaner bietet das Buch viel Interessantes. Besonders die Persönlichkeit des Hieronymus Henneguier O. P. tritt in dem Streit stark hervor. Er stellte sich entschieden auf die Seite der Gegner der 1674 indizierten Monita. Als Übersetzer seines stark verbreiteten Libells kommen Thomas Leroy O .P. und Cornelius Woons O. P. in Betracht.

Dominikus Planzer O. P.

A. Mesanza O. P. — El convento dominicano de Nuestra Señora del Rosario en Santa Fé y su Universidad Tomistica. — Chiquinquira, Imp. « La Rotativa » 1938. 73 pp.

À l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de Santafé de Bogotá le R. P. Andrés Mesanza vient de consacrer une monographie à l'histoire du couvent dominicain de cette ville. Érigé en 1550, deux fois supprimé puis rétabli au cours des cent dernières années, ce couvent continue d'être le centre principal de la province dominicaine de Colombie. Le P. M. donne la liste des prieurs qui se sont succédés à la tête de la maison, en accompagnant leurs noms de notices plus ou moins étendues. Dès 1573 les dominicains enseignèrent à Santafé la philosophie et la théologie, en 1639 une université fut fondée dont ils assumèrent la direction jusqu'à sa fermeture en 1861. Après avoir donné la liste des recteurs l'auteur signale quelques événements de la vie universitaire et les principaux ouvrages publiés par les professeurs. Des photographies et la transcription de documents du XVI^e^ siècle illustrent et complètent le travail.

H.-D. Simonin.

1. **A. B. de Bragança Pereira. — História Religiosa de Goa,** vol. I: Bastorá (India Portuguesa) s. d. Tiré à part de « O Oriente Português ». 248 pp.

2. **O Oriente Português,** n^os^ 19, 20, 21. — Bastorá 1938. 380 pp.

1. L'auteur semble se proposer d'écrire une histoire ecclésiastique de la ville et du territoire de Goa, actuellement siège patriarcal des Indes orientales, et lieu de sépulture de s. François Xavier. Ce fascicule comprend deux parties allant, la première des origines (1498 ou mieux 1510) à l'année 1542, l'autre de 1542 à 1557. Pour l'historien dominicain il convient de distinguer deux périodes. Avant 1548 il n'y eut dans l'Inde portugaise que des dominicains isolés. Les renseignements sur leur vie et leur activité ont été groupés beaucoup mieux dans l'étude du R. P. B. Biermann, Die ersten Dominikaner in Ostindien (1503-1548), Zeitschrift für Missionswissenschaft 31 (1936) 171-192. J'ignore la date où parurent les articles de M. de B. P. Sans doute il n'aurait pas eu le temps d'utiliser le travail du P. Biermann. Mais il est à craindre que ce qu'il dit des frères prêcheurs pour la période suivante (1548-1552) ne soit également bien vite dépassé. En tout cas il a raison d'intituler la section C du chapitre II:

Os dominicanos. Os cursos de Artes e de Teologia. De même que les dominicains espagnols leurs confrères portugais furent les premiers à vouloir assurer la vie intellectuelle des nouvelles colonies. La section E (*Os dominicanos e as conversões,* p. 191-197) raconte la répartition des villages du territoire de Goa entre jésuites et dominicains (1554-1555) et l'origine des premières églises dominicaines. On y relève l'emploi de quelques renseignements inédits.

2. A signaler dans l'étude de A. B. de Bragança, Os Portugueses em Diu, VI, Historia Economica (pp. 1-186 du volume) quelques notes sur notre couvent Saint-Dominique de Diu. L'auteur publie deux inscriptions (de 1638 et 1683) trouvées dans les ruines de l'église et deux documents (de 1835 et 1838) concernant le temporel du couvent après sa suppression.

Jacques Meurgey. — Armorial de l'Église de France: évêchés, chapitres, paroisses, abbayes, prieurés, couvents, corporations et communautés religieuses. Lettre-préface de S. E. le cardinal Verdier. — Mâcon, Protat Frères 1938. XVI–463 pp.

M. Jacques Meurgey nous présente un catalogue des blasons ecclésiastiques de France, rangés selon l'ordre alphabétique des départements et des villes. L'importance de ce recueil pour l'historien n'échappera à personne: l'utilité de l'héraldique pour l'histoire est trop connue. L'historien dominicain en particulier trouvera dans cet ouvrage les armoiries des couvents et monastères dominicains de France, ainsi que de plusieures confréries dominicaines. Pour l'identification des objets armorisés ayant appartenu aux dominicains français, ce livre sera fort utile. De même, une étude du blason pourra nous donner quelquefois un renseignement sur l'histoire du couvent. Quoique utile, l'Armorial de l'Église de France ne dispensera pas d'études ultérieures. La source principale est l'armorial de d'Hozier, qui a été fait en exécution de l'édit de 1696. Or cet armorial, déjà tardif, a encore d'autres inconvénients qui diminuent sa valeur historique. Je me permets de citer la recension faite par M. René Gandilhon dans la Revue d'Histoire de l'Église de France, t. XXIV, n° 104, pp. 357-8: « Cet édit, véritable expédient fiscal destiné à permettre la levée d'un impôt sur des personnes physiques ou morales, fut accueilli, comme bien l'on pense, avec peu d'empressement. En échange de l'enregistrement de leurs armoiries, un simple particulier se vit taxé à 20 livres, ... les chapitres des collégiales, prieurés, couvents à 25 et les autres bénéfices à 15. Naturellement les contribuables essayèrent d'échapper aux « traitants », chargés de l'exécution de l'édit, mais l'inscription sur les rôles eut lieu d'office dans bien des cas et der armoiries fantaisistes furent attribuées par les commis de d'Hozier...

Nous ne saurions donc trop mettre en garde le lecteur contre la prétendue existence d'armoiries de collectivités religieuses qui n'en possédèrent jamais ». De sorte que le livre de M. Meurgey est utile à consulter, mais demande vérification dans chaque cas; ce qu'on pourra faire en consultant les études spéciales sur tel ou tel couvent, littérature que l'auteur n'a pas étudiée. D'ailleurs, étant donnée l'ampleur du sujet, qui embrasse la France entière, on ne pouvait pas l'exiger.

Une table des figures héraldiques, que l'auteur a dressée en détail, rendra des services importants pour l'étude comparative des blasons.

Il faut signaler d'une manière spéciale le répertoire des sceaux, qui se trouve à la fin du volume. Plusieurs couvents dominicains y sont représentés.

M. D.

R. Palmarocchi. — Cronisti del Trecento (I Classici Rizzoli). — Milano, Rizzoli (1935). 886 pp.

P. illustra le vicende politiche e religiose del Trecento, specialmente in Italia, con una buona scelta di cronache contemporanee. Essa comprende le cronache di Dino Compagni, Giovanni e Matteo Villani, Donato Vellutti, il Diario dell'Anonimo fiorentino, Marchionne di Coppo di Stefano Buonaiuti, Ricordano Malispini, le « Storie Pistoresi » e Buccio di Ranallo. Alla fine del volume seguono brevi notizie sui cronisti e un Glossario. Un indice dei nomi avrebbe facilitato la consultazione dell'opera.

W. Schamoni. — Das wahre Gesicht der Heiligen. — Leipzig Hegner 1938, XLVIII + 288 SS.; rund 130 Bildtafeln.

Hier wird auf wissenschaftlicher Grundlage der Versuch gemacht, eine Sammlung von künstlerischen und, für die spätere Zeit wenigstens, portraitmässigen, nicht überarbeiteten Bildnissen von über hundert Heiligen zu bieten. Das in mühseliger Sucharbeit zusammengetragene Material besteht zu einem grossen Teilen aus Totenmasken, dann aus zeitgenössischen Gemälden und schliesslich unretouschierten Photographien. Diese neue Ikonographie der Heiligen ist ein unumstösslicher Beweis dafür, dass unsere « Heiligenbidchen »-Produktion auf einem entsetzlich tiefen Niveau angelangt ist, obwohl sich mit wenig Mühe etwas Gutes und künstlerisch Ansprechendes bieten liesse. Man ist eigentlich überrascht, wie viele ausserordentlich gediegene Bildnisse durch Schamoni geboten werden können. — Die Texte, welche den Bildern beigegeben werden, sind zuverlässig und vornehm zurückhaltend. Ganz hervorragend ist die drucktechnische Ausstattung, welche das Buch durch den Hegner-Verlag erfahren hat.

An Dominikanern sind in dem Buche vertreten: Raimund von Peñafort (Figur des Heiligen vom Grabmal), Katharina von Siena (Fresko des Andrea Vanni), Antoninus von Florenz (zwei Terrakottabüsten und Totenmaske), Pius V. (F. Zuccari zugeschriebenes Portrait und Totenmaske).

Dominikus Planzer O. P.

LIBRI AD NOS MISSI

Banfi F., P. Antonio da Zara O. P., Confessore della regina Beatrice d'Ungheria (sec. xv). – Estr. dall'Archivio Storico per la Dalmazia, vol. XXVI, 282-302.

Elia R., Le Chiese gotiche di Ascoli Piceno. – Estr. dagli Atti e Memorie della R. Deput. di Storia Patria per le Marche, ser. V, vol. II, 25 pp.

Hinnebusch W. A., The Pre-Reformation Sites of the Oxford Blackfriars. – Reprinted from Oxoniensia III (1938) 57-82.

Santamaría A., Reseña de la fundación y desarrollo de las Facultades de Derecho Canónico y Civil desde 1734 hasta nuestros dias (Extracto de « Unitas », Nov. 1934). Chronology of the Rectors and of the important University events (Excerpt from the « General Bulletin "). – Manila, Tip. Pont. de la Universidad de Santo Tomas 1934. 48 pp.

Santamaría A., Documentos históricos de la Universidad de Santo Tomas de Manila (Suplem. de « Unitas », vol. XIV-XV). – Manila, Imprenta de Santo Tomas 1937. 92 pp.

Santamaría A., Estudios históricos de la Universidad de Santo Tomas de Manila (De « Unitas », vol. XV-XVI, 1936-1938) 1938. 230 pp.

Sölch G. G., Hugo von St. Cher O. P. und die Anfänge der Dominikanerliturgie. Eine liturgiegeschichtliche Untersuchung zum « Speculum ecclesiae ». – Köln, Albertus-Magnus-Verlag 1938. xv-162 pp.

Stelling-Michaud S., Les Frères Prêcheurs en Suisse romande d'après les archives de Sainte-Sabine. – Extr. de la Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse 1939, pp. 50-70.

Walz A., Studi domenicani. – Roma, Casa Ed. Herder 1939. 147 pp.

Wilms A., Predigtsammlungen des Warburger Dominikanerklosters. Ein Beitrag zur Geschichte der Predigttätigkeit in Deutschland um das Jahr 1700 (Quellen u. Forschungen z. Gesch. d. Dominikanerordens in Deutschland, H. 36). – Köln, Albertus-Magnus-Verlag 1939. x-133 pp.